

"Le Temps" 3 avril 1929

5 Avril 29 Centromanie

Il paraît qu'André Gide, interrogé à Berlin par un rédacteur de la *Literarische Welt* sur le Français qui lui paraissait susceptible, pour l'humanisme général, d'un rôle gothéen (ou gothien), répondit : Montaigne. C'est une assez drôle d'idée, car enfin, Montaigne est un grand écrivain et un grand esprit, mais ne ressemble pas beaucoup à Goethe, qui ne s'en rapproche que par une direction générale de naturisme et de pensée libre. Autrement dit la Renaissance, ou l'antiquité retrouvée, c'est-à-dire la grande tradition humaine, s'affirme dans Montaigne (mais avant lui dans Rabelais), se continue sous diverses formes dans Descartes et Molière, Voltaire et Diderot, puis Goethe en Allemagne, Hugo, Renan et quelques autres en France, etc... Mais l'œuvre de Goethe diffère beaucoup littérairement des *Essais* : Goethe est poète. André Gide s'est pris d'un goût extrêmement vif pour Montaigne, et lui consacre dans *Commerce* un captivant article, auquel on pourra revenir : rien de plus naturel, et voilà qui réjouira le docteur Armaingaud, ainsi que tous les Amis de Montaigne, heureusement assez nombreux. Ce n'est pas une raison pour forcer les analogies et négliger les différences.

M. Albert Thibaudet, qui cite cette réponse de Gide à l'enquêteur berlinois, la juge excessive, lui aussi, et l'assimile fort inopinément à notre culte pour Victor Hugo. « Voilà, dit-il dans la *Nouvelle Revue française*, une occasion de rectifier une fois de plus une centromanie patentée chez M. Souday. Larvée, chez André Gide, et qui sous l'âne ou l'autre de ses formes, me paraît également contraire au génie et à l'élan de la littérature française. » Et comme La Boétie, notre confrère se flatte d'écrire, dans le domaine de la critique, un petit *Contr'un*. Mais il se découvre centromane à sa façon, par le biais d'un certain pluralisme. D'après lui, ce qui représente le mieux « le génie et l'élan de la littérature française », c'est la série Montaigne-Pascal-Voltaire-Chateaubriand, chacun des nobles coureurs de cet attelage à quatre, et en flèche, niant son prédécesseur, mais n'en étant que plus inséparable. Bien entendu, il n'est aucun lettré qui ne les admire tous les quatre, mais l'influence de Voltaire est des quatre la plus considérable; et puis, pourquoi est-ce ces quatre-là que l'anticontriste Thibaudet élève littérairement à la dignité de centres? Son pluralisme est assez limité. Il le sent si bien qu'il l'élargit ensuite, et y ajoute une théorie du couple ou du binôme : Descartes et Pascal, Corneille et Racine, Bossuet et Fénelon, Voltaire et Rousseau, Chateaubriand et Mme de Staël, Lamartine et Hugo, Balzac et George Sand, Taine et Renan... Ces parallèles forment de belles matières à mettre en discours français : et

Voir réponse
(copie) Lettre de Gide
à P. Souday
de la Correspondance
Générale

ces oppositions s'expliquent normalement par la variété de l'intelligence, plutôt que par un dualisme foncier des seules orientations possibles sur les grandes questions, car la divergence entre Corneille et Racine ne porte pas sur les mêmes points que celle de Voltaire et de Rousseau... M. Thibaudet remue fort ingénieusement des idées, mais n'aboutit pas à une doctrine solide. D'autant plus que Stendhal a plus de droits que George Sand à une comparaison avec Balzac, et que Molière reste seul dans son domaine, en chef et sans partage, comme on dit précisément en argot de théâtre, et M. Thibaudet se voit obligé d'en convenir.

Quant à Hugo, nous n'avons jamais eu pour lui la partialité centripète de M. Thibaudet pour son quadrigé hétéroclite. Le ciel nous garde de contestler la richesse et la diversité prodigieuse des lettres françaises ! Mais Victor Hugo est le plus grand de nos poètes, et la poésie est le premier des genres. Voilà tout. Dante, Shakespeare et Goethe ne résument pas non plus à eux seuls toute la littérature de leurs nations respectives. Mais chacun d'eux est aussi le plus grand poète de son pays, et sans Hugo, nous n'en aurions pas un de cette taille et de cette envergure. On éraint que M. Thibaudet ne reconnaisse point assez l'importance de la poésie. — P. S.

Paul Souday